Émilie AUSSANT, Gérard COLAS (dir.), *Les scolastiques indiennes. Genèses, développements, interactions*

Paris, École française d'Extrême-Orient, 2020, 322 p.

Catherine Clémentin-Ojha

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/63919>

DOI : 10.4000/assr.63919

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 165-167

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Catherine Clémentin-Ojha, « Émilie AUSSANT, Gérard COLAS (dir.), *Les scolastiques indiennes. Genèses, développements, interactions* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/63919> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.63919>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Émilie AUSSANT, Gérard COLAS (dir.), *Les scolastiques indiennes. Genèses, développements, interactions*

Paris, École française d'Extrême-Orient, 2020, 322 p.

Catherine Clémentin-Ojha

RÉFÉRENCE

Émilie AUSSANT, Gérard COLAS (dir.), *Les scolastiques indiennes. Genèses, développements, interactions*. Paris, École française d'Extrême-Orient, 2020, 322 p.

- 1 Sous ce titre sont rassemblés quatorze articles d'une extrême érudition portant sur les méthodes intellectuelles à l'aide desquelles les savants indiens d'expression sanskrite, palie et prakrite ont interprété leurs textes. Tous autorités de premier plan, les auteurs – je réserve ici ce terme aux rédacteurs des articles – examinent les principaux champs de savoir anciens auxquels on a jugé bon d'adjoindre un appareil d'explicitation. Ce sont : la grammaire (Émilie Aussant, CNRS), la poétique (Yigal Bronner, université hébraïque de Jérusalem), l'astronomie (Pierre-Sylvain Filliozat, membre de l'Institut), le bouddhisme (Collett Cox, université de Washington), le jainisme (Nalini Balbir, université Sorbonne Nouvelle ; Phyllis Granoff, université Yale) ; le vishnouisme (Gérard Colas, CNRS) ; le *vedānta* (Hugo David, EFEO) ; la *mīmāṃsā* (George Cardona, université de Pennsylvanie) ; le genre du commentaire décalé ou étrange à travers quatre exemples (Christopher Minkowski, Oxford) ; le *Dharmaśāstra* (Patrick Olivelle, université du Texas) ; le shivaïsme (Dominic Goodall, EFEO) ; des textes rituels brahmaniques du Népal contemporain (Christof Zotter, Heidelberg).
- 2 L'ouvrage traite d'exégèse, d'herméneutique et de commentaires. Ce sont là des questions sophistiquées de philologie. Mais elles sont étudiées avec une visée que ne se donnent pas tous les philologues, puisqu'il ne s'agit pas seulement ici de clarifier le sens d'un texte mais d'analyser méthodiquement les opérations intellectuelles qui ont

permis sa composition. Ce sont les stratégies d'interprétation textuelle, les techniques d'argumentation et de raisonnement auxquelles se sont livrés les exégètes indiens pour élaborer des doctrines qui retiennent avant tout l'attention des auteurs. Fait remarquable, il ne semble pas que les lettrés indiens aient disposé d'une catégorie commune pour ces diverses méthodes. En les subsumant sous le titre de « scolastiques indiennes », les deux maîtres d'œuvre, Gérard Colas et Émilie Aussant, dessinent un ambitieux programme dont ils s'expliquent dans leur riche introduction. À leur sens, la fondation de nouvelles attitudes épistémologiques exige de faire une évaluation historique critique des différents concepts et méthodes à l'aide desquels les indologues – les spécialistes de la philologie indienne – ont construit leurs savoirs. Ils soulignent notamment que si l'étude des textes indiens requiert une approche philologique différente de celle des textes grecs et latins, ce ne doit pas pour autant conduire à renoncer à adapter au contexte indien certaines notions occidentales. Celle de « scolastique » leur paraît convenir dès lors qu'on l'entend comme désignant « les disciplines textuelles qui normalisent leur propre discours, leurs règles de validité, leurs principes » (p. 30). À bien des égards, ce volume poursuit l'enquête collective sur les processus de transmission des textes sanskrits d'*Écrire et transmettre en Inde classique* (EFEO, 2009), ouvrage qu'avait aussi dirigé Gérard Colas (en collaboration avec Gerdi Gerschheimer). On y retrouve le même souci de comprendre les pratiques philologiques de l'Inde classique, les mêmes types de réflexions méthodologiques. Mais le domaine de recherche qu'il délimite dans le vaste champ disciplinaire de la philologie ouvre de nouvelles perspectives d'enquête sur l'histoire des pratiques savantes et des techniques textuelles. Le choix judicieux de regrouper toutes les références bibliographiques en fin de volume et d'ajouter un index général (d'où, curieusement, sont absents les termes « hindou » et « hindouisme », quoiqu'utilisés ici et là) contribue à en faire un livre de référence.

- 3 Je ne saurais trop souligner l'heureux effet heuristique et le caractère très stimulant de la juxtaposition dans un même volume de savoirs indiens qu'on est peu habitué à voir étudiés côte à côte. Faire comprendre que les méthodes d'exégèse de ces savoirs apparemment si disparates appartiennent au même monde intellectuel n'est pas le moindre apport de cette somme. Dans ce qui suit, je vais toutefois m'en tenir aux études qui exposent des faits religieux, pensant qu'elles sont les plus à même d'intéresser les lecteurs de cette revue, même si je n'ignore pas que la distinction entre ce qui est religieux et non religieux en monde indien est problématique, du moins jusqu'à ce que s'y impose, du fait de l'impact colonial, la catégorie de « religion », elle-même moderne en Occident. Les exégèses des textes canoniques védiques, brahmaniques, bouddhiques, jains, vishnouïtes, shivaïtes, védantiques supposent certes des pratiques intellectuelles qui ne sont pas spécifiques à leur domaine – elles ont notamment recours à la grammaire (Aussant) et aux méthodes scolastiques d'argumentation de la *mīmāṃsā* (Cordona) –, mais les systèmes rationnels qu'elles élaborent ne sont pas du même ordre que ceux de la grammaire, de l'astronomie ou de la théorie littéraire, car ils ont une visée sotériologique.
- 4 D'une tradition philosophico-religieuse à l'autre, la démarche exégétique entre au service de la construction d'un corps de doctrine à partir de textes inamovibles, inamendables parce qu'ils tirent leur autorité d'un principe abstrait (le Veda), d'une divinité (Shiva) ou d'un être d'exception (le Bouddha). Étudier les toutes premières stratégies interprétatives d'une tradition donnée, comme le font plusieurs auteurs, c'est se donner les moyens de mettre en lumière ce processus complexe à son

démarrage. Certains le font en s'intéressant davantage aux conceptions herméneutiques qu'aux doctrines. Ainsi Cox examine-t-elle à partir de l'Abhidharma l'émergence de la pratique scolastique dans le bouddhisme indien ancien de langue pali ; Balbir, les débuts de la scolastique śvetāmbara jaina telle qu'elle se présente dans le corpus des *niryukti*, commentaires prakrits versifiés. D'autres s'intéressent à la naissance d'un nouveau *darśana*, un « point de vue » doctrinal indépendant au sein du brahmanisme orthodoxe (qui classiquement en compte six). Ainsi, en repérant un changement de stratégie scolastique, Colas et David offrent de nouvelles perspectives sur l'histoire ancienne du *vedānta*, système dont l'exégèse porte sur les upaniṣad. Colas met au jour les racines du *vedānta* vishnouïte par l'analyse serrée des types d'argumentation dont Ramanuja (XI^e siècle) se sert pour justifier la croyance en la corporalité de Viṣṇu, en optant pour un appareil scolastique distinct de celui de ses prédécesseurs qui ne le permettait pas. David traite de l'émergence du *darśana* du *vedānta* en fouillant dans son passé pré-darshanique. Son enquête sur les plus anciennes interprétations des *vedāntavākya* de l'*uttara-mimāṃsā* – l'exégèse dite ultérieure pour la distinguer de la première (*pūrva-mimāṃsā*) portant sur les énoncés rituels du Veda –, le conduit à interroger le statut de ces textes et la signification de leur incorporation au Veda, question qui soulève à son tour celle, majeure, de la conception du corpus canonique védique.

- 5 Ce sont justement des questions de redéfinition qui retiennent Goodall et Olivelle. En repérant des phénomènes d'harmonisation et de distorsion dans la littérature scolastique shivaïte, Goodall saisit dans sa dynamique le renouvellement de l'interprétation de déclarations doctrinales et de règles de rituel au sein du système du *Śaivasiddhānta*. Comme le montre bien Colas, ce type de réorientation peut s'avérer indispensable du fait du surgissement de nouvelles questions religieuses au sein d'une communauté donnée, voire, pourrait-on ajouter, pour cimenter une nouvelle forme de vie communautaire. Dans le cas de la littérature juridico-religieuse du *Dharmaśāstra* (Olivelle), les enjeux sociaux sont très concrets : il s'agit de proposer une lecture des règles du *dharma*, théoriquement fondées sur le Veda infaillible, qui soit en phase avec l'évolution des pratiques réelles de la vie quotidienne. C'est là rappeler que tout discours fait référence à des contextes et situations d'énonciation : les exégètes répondent à une attente de leurs contemporains, ils doivent réfléchir à ce qui rend leur interprétation indispensable et acceptable. Considérations qui à leur tour conduisent à comprendre qu'aucune tradition exégétique n'est immuable : on n'assure pas la fidélité aux enseignements du texte canonique en réemployant toujours les mêmes premiers moyens d'explicitation.
- 6 Enfin, on peut partir de conceptions herméneutiques pour interroger plus largement la culture intellectuelle des exégètes. Ainsi, en comparant les pratiques textuelles jaines et brahmaniques, Granoff met en lumière des différences notables entre les lettrés qui s'y livrent. Le constat que les jains tirent leurs arguments et illustrations de « mythes » puraniques (non jains par conséquent), de textes rituels mais aussi de manuels de médecine ou de belles-lettres, la conduit à souligner qu'en traitant sur le même plan l'ensemble des connaissances disponibles dans leur milieu, ils manifestent une ouverture d'esprit peu commune. Comment ne pas en être étonné en effet quand, dans les mêmes temps et espace, les lettrés brahmaniques font porter leur exégèse sur les seuls écrits doctrinaux du corpus védique ?

- 7 Ce sont les continuités et les ruptures que suppose toute transmission qu'interrogent les auteurs du volume. Au fond, montrent-ils, génération après génération, les exégètes font toujours face à la même difficulté : comment faire dire au texte canonique de nouvelles idées sans avoir l'air de le trahir. Réorientations, ajustements récurrents : l'entreprise exégétique n'est jamais achevée. Sauf qu'elle a fini par passer de mode. Mais quelle fut au juste sa durée ? Peut-on délimiter une époque scolastique en Inde ? À l'exception de Zotter qui intègre dans son examen des manuels rituels contemporains utilisés par des prêtres domestiques du Népal, les autres auteurs considèrent des textes plus ou moins anciens dont les dates de composition s'échelonnent entre le 1^{er} siècle et le milieu du xvii^e. Se pourrait-il que les pratiques scolastiques aient survécu dans le milieu des praticiens des rites mais perdu leur pertinence pour les doctrines ? De tous les auteurs, seul Bronner, qui étudie la poétique sanskrite, invite à réfléchir au devenir des pratiques scolastiques en signalant (p. 99) qu'en matière d'exégèse littéraire, elles furent remplacées par de nouvelles méthodes dans le contexte de la colonisation.